

a ramassées avec son épingle ; celle-ci s'agglomèrent et forment, au centre de la plaque et recouvrant la capsule, une petite masse ronde de la grosseur d'un pois chiche.

Alors, le fumeur penche sa pipe sur la lampe à esprit-de-vin, dont la flamme brûle l'opium, lequel produit une fumée épaisse et blanche que l'homme aspire en trois ou quatre aspirations et qu'il rend par le nez.

C'est fait. La première pipe d'opium est fumée.

On recommence la même manœuvre, en espaçant chaque pipe d'une petite séance de pépins torréfiés, que l'on épluche et que l'on mange en les accompagnant de quelques gorgées de thé.

La première pipe ne produit aucun effet, si ce n'est une toux légère causée par le passage de la fumée âcre sur l'épiglotte et le larynx supérieur. Mais, tout à coup, à la deuxième ou troisième pipe, une sensation particulière vous prend. On se sent comme éthérisé, volatilisé, subtilisé ; l'esprit semble se détacher du corps ; on n'est plus homme, on n'est plus sur la terre ; on est dans l'irradiation, dans l'éther, dans l'infini.

Alors aussi, mille sensations d'un plaisir inconnu vous étirent, se succédant rapidement les unes aux autres, sans intermittence, et comme subintrantes même ; c'est une sorte de fièvre voluptueuse dans laquelle un accès n'est pas encore terminé que déjà un autre commence. On est absolument heureux ; on perd la notion des misères d'ici-bas ; on entend des sons délicieux de cloches, une musique céleste, des voix harmonieuses ; la poitrine se dilate ; un air pur et frais traverse les poumons ; la circulation s'active ; on a vingt ans.

Puis, les idées deviennent plus aiguës ; on sait tout, on voit tout, on entend tout ; c'est, en un mot, un bien-être inexprimable, une séparation de l'âme d'avec le corps ; on croit planer au-delà des mondes, en plein surnaturel.

L'état complet se produit à la quatrième ou cinquième pipe, — la quatorzième ou quinzième pour les habitués, — que l'on fume alors machinalement, sans s'en rendre compte, dans une hallucination complète de tous les sens.

Peu à peu, enfin, l'on s'endort.

Le réveil, par exemple, est désagréable. La tête est lourde ; les oreilles bourdonnent ; sans appétit et sans soif, annihilé, on est complètement abruti. Il paraît que cet état devient encore à la longue une jouissance aiguë.

L'aspect d'une opium-shop est typique. Dans une demi-obscurité, piquée des flammes bleuâtres des lampes à esprit-de-vin, parmi un relent un peu nauséux d'opium cuit, des formes humaines évoluent lentement dans la fumée. Gestes lents, silence complet, mouvements étranges de corps étendus ; telle se présente une opium-shop : une morgue dont les cadavres seraient chauds et remueraient légèrement.

Lorsqu'on envisage ces choses d'une façon superficielle, le fumage de l'opium n'apparaît que comme un vice ordinaire, au même titre que l'abus du tabac, la manie de l'absinthe ou la passion du jeu ; l'homme s'y abrutit, maigrit, dépérit, et, comme l'alcoolisé, finit dans le marasme ou la folie.

Mais n'y a-t-il rien autre à dire ? — Il y a encore ceci, et là est le plus grave : dans les hallucinations que l'opium procure, on aperçoit l'esprit du mal et ses démons, apparaissant sous les formes les plus variées, multipliant les tentations ; et comme alors on n'est plus maître de soi, comme on ne possède plus même la direction de ses pensées, on s'abandonne au Maudit, on l'écoute, on se laisse transporter par lui à travers l'espace. C'est là une hallucination, il est vrai ; mais il n'en est pas moins évident que ces Chinois qui s'y livrent régulièrement sont de grands coupables et que c'est de leur part une manière comme une autre de rechercher le contact des mauvais esprits. Si Satan et ses diables n'apparaissent pas réellement, puisque ce que le fumeur voit et sent est un rêve d'ivresse, du moins cette ivresse spéciale peut être qualifiée de satanique, et sa recherche consciente voue forcément l'homme à la malédiction divine.

Il faut noter aussi que le pavot, dont l'opium est le suc blanc qui noircit au contact de l'air, est une plante nécromantique, c'est-à-dire tout particulièrement employée par les occultistes dans leurs opérations infernales, comme les solanées vireuse, mandragore ou ciguë, que nous aurons à étudier plus loin dans un autre chapitre de ce récit.

Ce jour-là, donc, si je me décidais à me plonger dans cette déplorable ivresse, ce n'était point pour me procurer quelques longs instants de ces illusions étranges que ma conscience de chrétien reprouvait ; une expérience, remontant à plusieurs années déjà, m'avait pleinement édifié. Pour la première fois, j'acceptais de la renouveler, cette expérience, uniquement parce qu'il fallait en passer là, sous peine de ne jamais pénétrer dans la San-ho-hoei.

J'avais choisi ma place, et, comme les autres, je m'étendis sur une des nattes de bambou.

Encore une fois, une chose me frappa : les mains en griffe, chez le Chinois qui m'apportait mon service. Elles étaient plus marquées

même, celles-là, que toutes celles que j'avais vues auparavant. On sait, d'ailleurs, que c'est la règle, chez les Chinois de caste, de se laisser pousser les ongles, non pas seulement longs et taillés comme les femmes européennes et les petits-maîtres, mais absolument en forme de griffes diaboliques. Chez quelques-uns même, cela devint de l'exagération poussée jusqu'à l'invraisemblance : pour montrer qu'ils sont de haute caste, c'est-à-dire qu'ils ne font jamais en quoi que ce soit œuvre de leurs dix doigts, ils se laissent ainsi pousser les ongles, qui ont jusqu'à deux et trois mètres de longueur, — on cite même sept mètres, — et qui s'enroulent en rond, de façon à former comme des cornes ou de véritables rouleaux aux extrémités des doigts.

Je plaçai mon parasol, le long de mon corps, à gauche, dans la position que Cresponi m'avait indiquée, et je me mis à fumer.

J'éprouvai toute la gamme des sensations ordinaires, j'eus les hallucinations habituelles, dans mon sommeil d'ivresse. Et, lorsque je me réveillai, je n'étais plus sur la natte de l'opium-chop où je m'étais endormi, mais sur une sorte de chaise longue à brancards qui avait servi à me transporter.

Je me trouvais au centre d'une vaste salle rectangulaire, très vivement éclairée par le haut, le plafond étant en de nombreux endroits coupé par de larges baies transversales dans le sens de la largeur ; ces bandes, qui permettaient au jour extérieur de pénétrer avec abondance, étaient hermétiquement fermées au moyen de solides plaques de verre, ou, pour mieux dire, de cristal, d'une limpidité étonnante.

Tout autour de moi, une foule de Chinois, mêlés de quelques Anglais, étaient là, me regardant avec curiosité et sans antipathie.

— Frère, me dit l'un d'eux en bon anglais, n'aie aucune crainte ; nous t'avons reconnu ; nous avons constaté, par les preuves authentiques placées sur toi, que tu es vraiment affilié à un rite ami du nôtre ; tu es donc au milieu de tes frères, qui sont heureux de te recevoir dans leur temple sacré.

Je frottai mes yeux, je passai mes mains sur mon corps en me tâtant, afin de constater que j'étais bien éveillé ; puis, je me levai.

Un des Chinois lisait ma patente de Hiérarque. Un autre tenait mon cordon palladique, pris dans ma poche, et me le tendait. Sans me faire prier, je le passai immédiatement à mon cou.

— Il résulte de tes titres, reprit l'un des dignitaires, que tu appartiens au Palladium de Charleston, au grade de Hiérarque. Quel est donc ton mot de passe et quels droits ton grade te donne-t-il ?

— *Ult*, répondis-je, et ce mot dit le premier de mes droits.

— Ton mot sacré, alors ?

— *Baph*, et ce mot dit le second de mes droits. A mon appel, les poignards se lèvent pour la vengeance ; à mon appel, lorsque six autres Hiérarques m'accompagnent, le Père du temple daigne paraître.

Ces quelques mots échangés constituent la partie principale du tuilage, au second degré masculin palladique.

On ne m'en demanda pas davantage ; d'ailleurs, j'étais en mesure de répondre.

Je remerciai en quelques mots, à raison de l'honneur qui m'était accordé. Après quoi, tandis qu'on enlevait la chaise à brancards sur laquelle j'avais été transporté, je jetai sur la salle et sur l'assistance un coup d'œil moins sommaire qu'au premier moment.

A l'orient, sur une estrade élevée seulement de trois degrés, trônait, sur un autel, l'idole de la San-ho-hoei, sous une espèce de baldaquin sans rideau, supporté par neuf colonnes torsées. L'idole était un Baphomet, dont la moitié supérieure du corps était remplacée par un dragon chinois, gueule ouverte, et les pattes étendues écartées, comme bénissant l'assemblée. Au Rite Céleste, chose bizarre, le bouc n'est pas en honneur ; bien au contraire ! les Chinois affectent, par rage d'injure, de s'en servir pour symboliser les missionnaires catholiques, qu'ils appellent tantôt boucs, tantôt cochons.

Au milieu de la salle, dans un grand espace vide, j'apercevais une sorte de baptistère, recouvert d'un lourd couvercle en bois.

Mais le plus curieux à voir, c'étaient les peintures murales qui constituaient la principale décoration de la salle. Elles consistaient en une succession de tableaux, peints dans le goût bizarre, extravagant du pays, par ces artistes chinois qui n'ont jamais eu, pas plus aujourd'hui qu'autrefois, la moindre idée des ombres ni des effets de lumière ; dont la couleur n'est jamais fondue ; dont les lignes sont dures, les compositions sans perspective ; où, au rebours des idées naturelles les plus élémentaires, en dépit du sens commun, les personnages représentés au fond de la scène sont généralement plus grands et plus gros que ceux du premier plan, ce qui donne à ceux-ci un air de pygmées, de nains ; dont tous les personnages, enfin, semblent avoir été dessinés par un Boquillon plus ou moins fou, à la cervelle constamment hantée d'un monstrueux cauchemar.

(A suivre)